RAGEOT • EDITEUR

AGATHE EN FLAGRANT DÉLIRE

Sarah Cohen-Scali



Cascade POLICIER

219888 823

Cascade POLICIER

EL 8°Y
36005

COLLECTION Cascade

DL- 25 10 1996 40064

SARAH COHEN-SCALI

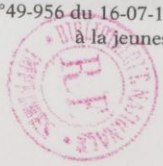
AGATHE EN FLAGRANT DÉLIRE

RAGEOT-ÉDITEUR

Collection dirigée par Caroline Westberg

Couverture : Nicollet
ISBN 2-7002-2401-9
ISSN 1142-8252

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 1996.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Loi n°49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.





LA DERNIÈRE VISITE

La vieille femme est assise dans son fauteuil, face à la fenêtre. C'est sa place. C'est là qu'elle aime se tenir, du matin au soir : à la lumière. Et pourtant, elle n'y voit rien. Un rideau noir a été tiré devant ses yeux. Définitivement.

Elle tâte le mur de la main : un courant d'air frais a glacé la paroi. Ce doit être la fin de l'automne. Une douce et chaude arrière-saison, car à travers le carreau, le soleil vient caresser sa joue...

Elle adorait l'automne, lorsqu'elle était valide. Fouler les feuilles mortes. Marcher au rythme de leur bruissement... Un pâle sourire vient courir sur ses lèvres à ce souvenir.

Cette place devant la fenêtre, la vieille dame l'a adoptée parce qu'à l'intérieur, c'est trop triste. Jamais elle n'a vu sa chambre : elle était déjà aveugle lorsqu'on l'y a installée. Mais quoi de plus facile à imaginer qu'une chambre dans une maison de retraite ? Le lit, la table de chevet, le plateau à roulettes pour les repas, le crucifix accroché au mur et le tic-tac régulier de l'horloge. Interrompu de temps à autre par les allées et venues des infirmières, le bruit de leurs pas dans le couloir, les formules toutes faites qu'elles claironnent d'un ton faussement enjoué :

« Alors mamie, comment ça va aujourd'hui ? ... Quel beau soleil dehors ! ... Allons, allons ! Ne dites pas que vous n'avez pas le moral. Vous ne manquez de rien, ici, pas vrai ? Et aujourd'hui, vous allez bien manger, hein ? Je veux remporter les assiettes vides... »

La vieille femme sursaute : on vient d'ouvrir la porte.

Pourtant, ce n'est pas encore l'heure du repas... Tant mieux. Elle avait justement l'intention d'appeler l'infirmière. Pour lui dire que ce matin, elle va mourir. Un pressentiment...

Mais l'infirmière n'est pas seule. Quel-

qu'un l'accompagne. Pas une collègue, non, les pas sont trop timides, le personnel entre toujours sans précaution dans la chambre.

– Mamie ! Vous allez être contente, vous avez une visite aujourd'hui. Madame... Votre nom déjà ?

– Mademoiselle Dugraille.

– Mademoiselle Dugraille fait partie d'une organisation de bienfaisance. Elle rend visite aux dames âgées... C'est gentil, n'est-ce pas ? Bon, eh bien, je vous laisse.

Une organisation de bienfaisance ? Dont le personnel rend visite aux dames âgées ? Mais la bienfaisance, passé un certain âge, c'est la mort...

L'infirmière est partie et la visiteuse reste silencieuse sur le seuil. Quant à la vieille dame, elle est contrariée par cette intrusion dans le défilé de ses souvenirs. Elle s'apprêtait à les trier, à choisir le plus beau, celui qu'elle emportera lorsque le moment viendra...

Le silence se prolonge.

– Entrez, je vous en prie ! finit-elle par lancer.

Des pas hésitants et maladroits. La visiteuse doit porter des talons trop hauts, auxquels elle n'est pas habituée.

– Asseyez-vous près de moi, je crois qu'il y a une chaise à côté du lit.

Sans répondre, la visiteuse approche la chaise du fauteuil.

– Est-ce que je peux toucher votre visage ? C'est ma façon de faire connaissance.

– Mais oui, bien sûr.

La voix est un peu enrouée. Émotion ? Timidité ? Trac, peut-être...

Les vieilles mains se tendent vers le visage de l'inconnue et commencent leur exploration : une peau lisse, des joues pleines, les yeux doivent être assez grands, mais trop maquillés, comme le reste du visage d'ailleurs. Pourquoi gâcher ainsi une peau jeune avec tant de fard ? Les cheveux sont rugueux. Perruque ? Déguisement ? ... Les mains descendent jusqu'aux épaules : la visiteuse a gardé son manteau.

– Vous n'avez pas trop chaud ? Vous ne voulez pas retirer votre vêtement ?

– Non merci, je ne resterai pas longtemps.

La voix est douce, mais le ton assez sec. La vieille dame tâte le bras droit du fauteuil. La sonnette... pour appeler l'infirmière en cas de malaise, demander du secours...

Quand donc cette étrange visiteuse se décidera-t-elle à parler, à entamer la conversation ? Debout, elle ne disait rien. Assise,

elle demeure muette. Cependant cette présence silencieuse n'est pas désagréable.

– Je n'ai pas eu de visite depuis si longtemps que je ne sais pas quoi dire... Et puis aujourd'hui c'est un peu particulier, j'ai l'impression que...

– Nous ne sommes pas obligées de parler. Nous pouvons rester là, toutes les deux, simplement.

La pluie bat le carreau, une pluie violente et soudaine. Comme si l'arrivée de l'étrangère avait chassé le soleil. La pièce doit être sombre à présent.

– Si vous voulez allumer...

– La pénombre ne me dérange pas.

La visiteuse pose sa main sur celle de la vieille femme. Une main gantée. Qui fait glisser à terre la sonnette.

– Comment s'appelle l'organisation à laquelle vous appartenez ?

– Cette organisation est une invention de ma part. Un mensonge, pour entrer ici.

Du pied, l'étrangère éloigne la sonnette.

La vieille femme laisse aller sa tête en arrière, plus détendue. C'est mieux ainsi. C'est mieux de savoir. L'étrangère est venue pour la tuer. C'était ça, le pressentiment...

Alors, tandis que les mains gantées déboutonnent sa chemise et mettent sa poitrine à

nu, elle ne bouge pas. Elle a juste le temps de choisir son souvenir.

Les feuilles mortes, oui, c'est ça, les promenades d'automne sur un tapis de feuilles mortes...



LE FUMOIR

– *Vous auriez une cigarette ?*

– *Mais oui, bien sûr.*

La jeune fille tire une longue bouffée, repousse la perche sur laquelle est installée sa perfusion et s'assoit. Elle tire à nouveau sur sa cigarette puis, jetant un regard dégoûté autour d'elle :

– *Ils appellent ça un fumoir. Ça ressemble plutôt à des chiottes, oui !*

Choquée, la visiteuse réprime un mouvement de surprise, esquisse un vague sourire puis, essayant de se donner une contenance, balaie d'un coup d'œil la pièce exiguë, les fauteuils de skaï tachés par endroits, le cendrier plein... Son regard se fixe sur une ins-

cription à moitié effacée sur le mur : « Médecins, enc... »

– Il a raison, celui qui a écrit ça, reprend la jeune malade. Je déteste les toubibs.

Un silence gêné s'installe.

La visiteuse croise et décroise ses jambes, fouille dans son sac, tout en observant discrètement son interlocutrice : son bras gauche porte des marques de piqûres. Des piqûres qui ne sont pas uniquement le fait de l'hôpital. Ses pieds sont nus, excessivement fins, comme ses mains, comme le reste de sa personne. Elle est si frêle, si pâle. La vulgarité de son langage contraste avec la douceur de son visage.

– De quoi souffrez-vous ? demande la visiteuse au bout d'un moment.

– Trois fois rien. J'ai fait un malaise il y a quelques jours dans la rue. Il était tard et un passant a eu la riche idée de me conduire ici. Depuis, ça n'arrête pas, les examens et tout le bordel... En plus, ils m'ont mise là. Il n'y a que des vieux à cet étage...

– Effectivement, ma grand-mère est hospitalisée ici.

– Je sais pas pour votre grand-mère, mais les autres, ils sont pas franchement gais. Tu parles d'un voisinage pour remonter le moral !

Une grimace de dégoût accompagne ces dernières paroles.

– Je vous comprends, approuve la visiteuse, plus enhardie. Moi non plus, je n'apprécie pas la compagnie des personnes âgées. Vous savez, je suis venue faire ma B.A. Mais je n'ai jamais aimé ma grand-mère. Elle a toujours été revêche... Une autre ?

La jeune malade s'empresse d'accepter l'offre et allume la seconde cigarette avec le mégot de la première, qu'elle jette à terre. Puis elle accepte tout le paquet.

– Sympa, merci ! Ça fait du bien de parler à quelqu'un de jeune. J'ai un sacré bourdon depuis ce matin. Quand est-ce qu'ils vont me sortir d'ici, bon sang ?

– Je ne veux pas me faire l'avocat du diable, mais vous êtes dans un très bon service. C'est un service de médecine interne. Le professeur...

– Justement, je peux pas le saquer, celui-là.

La jeune malade fait signe à la visiteuse d'approcher et lui souffle à l'oreille :

– Le prof machin-truc... J'arrive jamais à retenir son nom... Il fait des recherches sur le sida. Je suis séropositive. C'est pour ça qu'il veut me garder. Et à l'étage en dessous, chez les sidéens, y a plus de place. Seulement moi,

j'ai pas envie de servir de cobaye et de sortir les pieds devant.

Elle s'interrompt. Une autre patiente vient d'entrer dans le fumoir. Une femme d'un certain âge, bien emmitouflée dans une robe de chambre rose, des charentaises bleues aux pieds. Elle allume une gitane sans filtre :

– J'arrive à fumer, dit-elle avec un large sourire. C'est bon signe. Ça veut dire que je suis guérie. Un mois que je suis ici et je ne pouvais pas allumer une cigarette. Remarquez, les médecins me l'interdisent. Mais ils ne comprennent pas, les médecins, que, d'un certain côté, ma santé en dépend. Je vis seule, mon mari est mort il y a dix ans. Ma seule compagnie, c'est un caniche. Pauvre chou, je l'ai confié à la concierge, j'espère qu'il ne manque de rien. C'est triste, vous savez, la solitude. Alors, la cigarette, c'est mon unique plaisir...

La jeune malade lève les yeux au ciel, se trémousse sur son siège. Qu'elle finit par abandonner.

– On va voir votre grand-mère ?

La visiteuse s'empresse d'accepter. Elles quittent le fumoir, laissant la vieille femme aux charentaises bleues poursuivre son monologue en savourant sa gitane.

– Finalement, reprend la visiteuse dans le

couloir, je n'ai pas envie d'entendre les jérémiades de ma grand-mère. Ça vous dirait un café ?

– C'est pas de refus, mais j'ai pas le droit de descendre.

– Je vais en chercher un au distributeur et je vous retrouve dans votre chambre.

– O.K. C'est la chambre 110. À tout de suite !

La visiteuse se dirige vers l'ascenseur, mais se ravise : trop de monde. Elle opte pour l'escalier et demeure un instant à l'entresol, car il y a également foule près du distributeur. Une fois la place libre, elle cherche dans son sac de la monnaie et se dirige vers la machine. Elle se sert un café très serré. Elle en a besoin, elle tremble un peu. Or elle ne doit pas se montrer nerveuse dans les minutes qui suivront.

L'amertume du café la fait grimacer... Un deuxième, pour la jeune malade, là-haut. Elle y verse du sucre, pas celui de la machine. Celui qu'elle a pris soin d'emporter. Elle remue le contenu du gobelet avec énergie, puis emprunte l'escalier de nouveau.

Dans la chambre 110, la jeune fille tourne en rond, tirant derrière elle sa perfusion. Un walkman sur les oreilles, elle esquisse quelques vagues pas de danse.